

*LA BIBLIOTHÈQUE DE BABEL*

UNE OMBRE AU TABLEAU

## Du même auteur

### **Romans**

JOEY'S, Éditions du Littéraire, 2015

PEAUX SENSIBLES, Gallimard, 2001

LE CHEMIN DE FER, Gallimard, 1998

*DOMINIQUE GILBERT*

# Une ombre au tableau

*Éditions du Littéraire*  
*70 rue de l'Amiral Mouchez – Paris XIV*

© Dominique Gilbert  
© Les éditions du Littéraire, novembre 2016  
pour la présente édition

ISBN 978-2-919318-40-7  
ISSN 2257-5693

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.leseditionsdulitteraire.com](http://www.leseditionsdulitteraire.com)

IL ÉTAIT une fois une rivière qui coulait paisiblement entre ses rives. Elle partageait une belle campagne. Seuls les animaux entendaient sa musique. Dans son flot roulèrent les siècles. Vinrent les hommes. Certains étés bien secs, elle coula si mince que les biches et les cerfs la franchissaient d'un bond ; les chasseurs à leur poursuite, l'épieu à la main, s'y risquaient d'une pierre sur l'autre. Beaucoup d'années passèrent encore. Deux puissants seigneurs, la prenant pour frontière, s'établirent chacun sur sa rive. Ils eurent l'un et l'autre un fils, héritier du fief et du nom. Dès leur plus jeune âge, ces enfants furent inséparables. Cette rivière, malgré la défense des parents, ils la traversèrent de toutes les façons, à la nage, sur des planches qui ployaient et les jetaient à l'eau, sur des barques volées. Quand ils furent en âge, vers les dix ans, leurs pères les donnèrent au Duc pour être ses pages. Ils logèrent dans le même réduit sous les combles. Ils grandirent là. On les vit, toujours unis, s'exercer aux armes, travailler à mille tours et drôleries puis, l'âge venant, s'enivrer et ripailler, et courir les filles le plus qu'ils pouvaient. Ils apprenaient le métier de chevalier.

Grandement devenus des hommes, comme ils désespéraient de ne jamais connaître la grande vie des romans de chevalerie, dont leur enfance avait été bercée, commencèrent les querelles du Duc avec le Roi. Ils firent la guerre dans les armées du Duc leur suzerain, contre le Roi. Lorsque paraissait l'un sur son palefroi, dans son armure de fer sombre, dressé sur les étriers, découpé sur les nuages haut comme une tour, sa masse d'arme balancée nonchalamment, qu'à peine pouvait soulever un homme ordinaire, paraissait l'autre, pareillement noir,

pareillement terrible, sa hache à deux tranchants assurée au poignet d'un lacet ; sur leurs écus lisiez leurs devises, celui-là : *Cy Suis-Je !*, l'autre : *Un-là !*, et ensemble éperonnant, doublement épouvantables, entendiez ce cri lancé d'une seule voix dans le tonnerre des sabots. Alors, piétaille autant que chevalier connaissiez que Madame la Mort, en cette double figure, venait à vous.

De la mort ils furent bons serviteurs, égorgèrent, éventrèrent, démembrèrent, fracassèrent, étripèrent sans faillir. La mort (sachant qu'à la fin elle gagne toujours) les distingua, voulut en faire ses auxiliaires et les protégea. Toujours, au sein des pires massacres, des plus inextricables mêlées, ils se tirèrent indemnes, sans même ne fût-ce qu'une égratignure ; quand les autres exhibaient des faces couturées, des membres mutilés, eux, aux filles des bordels, n'avaient à offrir que de modestes ecchymoses, seulement dues à la rudesse de l'armure, et qui les faisaient moquer.

Un jour, dans la confusion du corps-à-corps, un homme du Roi, arbalétrier, parvint à se glisser dans leur dos, et fort près. Visant la mince fente entre haubert et gorgerin, sûr de son coup, il décocha son trait ; mais un écart du cheval fit que ce fut le heaume qui fut frappé et que, ayant ricoché sur l'écu d'épaule de l'autre, voisin, qui hachait de l'homme à son ordinaire, le carreau revint percer le front de l'arbalétrier.

Ce coup d'adresse, pour la Mort, fut le coup de trop. Une réputation d'invincibilité, d'invulnérabilité les enveloppa si bien, un superstitieux murmure les précéda partout si net – ils étaient Chevaliers de la Mort, ses valets dans les batailles – que nul n'osa plus les affronter ni même les approcher. À peine paraissaient-ils que se formait un cercle de paix, magique, qui se déplaçait avec eux et les isolait de tout contact avec l'ennemi. Eux, les plus terribles d'entre les terribles chevaliers ne trouvèrent plus dans les combats que le néant de l'autre monde ;

malgré leur bravoure, leur vigueur, leur science des armes, ils commencèrent de compter pour rien. À tout prendre ils devinrent même gênants, et le Duc ne voulut plus s'embarrasser de ces guerriers passés de l'autre côté des choses. On les pria, avec ménagements, de rentrer chez eux. Ils s'y résolurent facilement. Eux aussi étaient las. Livrer bataille à l'air ne les amusait pas.

Ils revinrent à petites étapes, ne firent pas même la rencontre de quelque malandrin ignorant de leur qualité qui eût voulu s'en prendre à leur bourse. Ils cheminèrent en se racontant leurs beaux coups d'épée, qu'ils connaissaient fort bien, mais voyaient déjà un peu lointains, et d'abord pour éviter de se dire ce que désormais serait leur vie.

&

UN MICRO-ORGANISME, dans l'une de vos dents, une molaire, en haut à gauche, progressant d'un centième de millimètre, a franchi la barrière de l'émail. La dent a commencé de vous chatouiller. Ce mouvement infime, joint à ce que votre dentiste est un artiste, cette conjonction - dentiste artiste et microbe perceur d'émail - tel un aiguillage, mais sans fracas, sans le martèlement que l'on sent dans un train, vous a jeté sur une voie que vous ne soupçonniez pas, qui n'était pas la vôtre, de fait qui n'existait pas : vous avez quitté la vie idéale. Sinon vous y seriez encore.

Votre dentiste est un bon dentiste qui soigne bien les dents, quatre jours par semaine. Les trois autres, le week-end, dans sa maison de campagne, environné d'étincelles, au milieu d'un monceau de ferrailles, il soude, martèle, cisaille, s'en met plein les doigts de poussière, limaille et cambouis, ces mêmes doigts qu'il vous fourre dans la



bouche. Il est heureux. Il est sculpteur et heureux trois jours par semaine, ce qui n'est pas mal. Dans sa salle d'attente, sur la table basse, au lieu de magazines traitant de la vie sexuelle des acteurs et chanteuses se trouvent des revues d'arts, des catalogues de salles de ventes, des ouvrages d'esthétique. Attendant que la porte s'ouvre et qu'avec son chaleureux sourire il vous mène au poteau de tortures – où, vous le savez, vous ne souffrirez pas - vous feuillotez l'un de ces catalogues, dont les pages glacées fuient vos doigts ; c'est la forme prise par le temps dans ces lieux pour faire que la porte s'ouvre, qu'il soit là, que vous cessiez de craindre sa venue. Vous jetez de temps à autre un coup d'œil aux sculptures, les siennes, qui ornent la pièce. Cette salle d'attente est une sorte de galerie, à lui exclusivement consacrée ; vous êtes donc, comme à chaque fois, en situation d'examiner ses œuvres tout à loisir. Ce sont des assemblages soudés et rivetés de toutes les façons, tôles, tuyaux, cornières, poignées de porte, rayons de roues, etc., qu'il va glaner dans les décharges publiques, et, malgré leur caractère inerte (ou grâce à cela), une fois assemblés qui figurent presque toujours des êtres en proie à de terribles souffrances. Leur créateur, légèreté de main et délicatesse même, qui ne supporte pas de faire souffrir si peu que ce soit, qui est un virtuose de l'anesthésie, pendant les week-ends, en salopette crasseuse, dans son antre noir, environné d'étincelles, frappe de toutes ses forces d'innocents morceaux de fer. Les figures d'épouvante qu'il en tire, cette pensée vous vient parfois, sont un indice de ce que cache son sourire : il forge, soude, façonne, sans doute à son insu, des effigies de clients détestés et ses sculptures sont la tournure artistique, transcendée, d'un métier voué aux petits trous dans de petites dents, quand tenailles, marteaux et enclumes sont ses vrais outils ; eût-il montré la fermeté qu'il faut pour affronter la vocation, repousser le confort gris du cabinet, que peut-être il eût été le sculpteur du

bonheur et de la grâce, eût taillé dans le marbre à loisir, au long de tous les jours de toutes les semaines, de jolies nymphes éperdues de volupté. On ne sait de quel côté l'Art y eût gagné.

Mais enfin la porte s'ouvre et le voilà dans sa forme civile, loin du ferrailleur, nickelé, miroitant, l'air de sortir du pressing, blouse lavande, fleurant l'essence de girofle, d'une rigoureuse propreté, main tendue ; la gentillesse lui sort de partout en petits jets. Vous laissez le catalogue, le suivez dans son cabinet, vous installez dans son fauteuil-relax. Là, pour amadouer celui des week-ends, vous lui faites compliment de ses œuvres. Il vous les retourne, ces compliments, car il a vu l'un de vos clips à la télé. Il l'a trouvé très bien.

La chaleur de ses louanges dissimule mal la distance entre ses tôles, l'art, et votre cinéma. Il faut dire que vos films, par exemple celui dont il parle, huit fois par jour vantent les qualités d'absorption de certaines couches-culottes (vous permettant les soins d'un dentiste-sculpteur).

Tout de suite il vous a fait une anesthésie, et encore en s'excusant, puis, de ce mouvement lent et contrôlé des bourreaux maîtres de leur art, qui annonce le pire, il s'est penché sur vous. Demi-allongé, orteils enchevêtrés dans les chaussures, doigts inextricablement noués, bouche béante, langue déjetée pas la pompe à salive qui gargouille, tâchant d'éviter son regard, vous vous consacrez à l'étude du plafond. Un foret, quelque part, assez loin, commence de tarauder votre mâchoire.

Le temps passe, seconde par seconde, non en vrac comme d'habitude.

Telles sont les conditions pour que l'image qui s'était glissée en vous, dans la salle d'attente, se libère, se précise, se projette au plafond, aussi nette que sur la page. Avec un cri vous écartez sa main ; tout de suite, il la lève bien haut, craint de s'être trahi, M. Hyde en plein jour, dans

son impeccable cabinet. Vous le rassurez. C'est vous qui demandez pardon. Pendant une minute vous faites assaut de politesses. Vous invoquez un urgent besoin, guère brillante excuse, mais la seule qui vous vienne. Il est le plus gêné des deux, vous indique les lieux, pense sans doute que vous vous octroyez un moment de répit. Il n'a pas tort, mais loin du compte.

Dans la salle d'attente, vous foncez sur le catalogue, vous en emparez convulsivement ; une chose vous gêne, vous levez la tête. Installée dans un fauteuil, une revue sur les genoux, une dame vous observe, les yeux ronds. Vous bafouillez, vous engouffrez dans les toilettes, fidèle à votre excuse, poussez la petite targette, allez vous asseoir sur le siège, en pantalon, impression bizarre, plongez dans les pages, elles glissent, fuient, se refusent, n'offrent qu'un chatolement confus... *ah... ah...* vous refermez le catalogue, le glissez sous votre chemise, contre la peau, c'est froid, mais ça se réchauffe, bientôt ne le sentez plus. Elle s'est fondue en vous. Vous voilà de retour. Il vous attendait, tout sourire, vous accueille avec la même gentillesse. Vous serez le patient docile, attentif aux consignes – *parfait parfait* – le laisserez-vous percer, limer, raboter, pas moins qu'une ferraille de week-end.

Vous voici nez contre sa porte, sur le palier. Il vient de vous reconduire. L'ascenseur monte sur un rythme de mambo. La cabine est vieillotte, resserrée, close sur toutes ses faces, un cercueil vertical. Une fois dedans vous sortez le catalogue, le feuillotez avec une rapidité merveilleuse... *ah...* c'est bien elle, regard oblique et néanmoins cherchant le vôtre, reproduction excellente, les moindres détails parfaitement nets, le feuillage que vous connaissez, et qui raccorde, vous en êtes certain, les deux lettres, dans un or passé, presque brun, un peu au-dessus du bord inférieur, un U et un N, qui confirment les vôtres. L'ascenseur démarre. Quelqu'un l'a rappelé alors que vous aviez atteint le rez-de-chaussée, y demeuriez flottant,

en hypnose. Le catalogue de nouveau sous votre chemise, à même la peau, vous êtes enlevé, en apesanteur, plus léger que l'air. Dans la salle d'attente d'un dentiste, venue du fond des siècles, la Signora vous a trouvé.

C'est pour le soir même.

ILS AVAIENT quitté leurs familles enfants, pages du Duc. Ils avaient fait la guerre aux filles et au Roi. Ils s'en revenaient des hommes. Ils trouvèrent chez eux bien du changement.

Chez l'un le père était mort depuis vingt ans, au lendemain de leur départ, et la mère, maîtresse des terres et des gens s'en tirait fort bien, et sans impatience de céder la place. Un chevalier solitaire, gueux, poudré des chemins, après s'être fait sans façon ouvrir la poterne, mettait pied à terre dans sa cour, parlait familièrement au valet, lui passait les rênes et s'étirait en bâillant dans le soleil.

Chez l'autre c'était la sœur qui régnait. Les vieux parents, dans quelque chambre pourvue d'une bonne cheminée, ne faisaient de tout le jour qu'attendre l'heure de la soupe et du coucher. Ce fut un étonnement pareil, mais dans une cuisine chaude, pleine de la bonne odeur du rôti, où la châtelaine donnait ses ordres pour la journée. Un homme sombre, dont la taille et la carrure bouchèrent le jour de la porte, en débouclant son ceinturon commença de parler, sans hausser le ton, et fut obéi à l'instant.

Dans aucun des châteaux ce ne fut chose facile que cette nouveauté, mais il fallut s'en accommoder.

Les premiers temps, sans s'être concertés, ils firent à peu près la même chose. Une fois établie leur puissance chez eux, ils partirent en visite dans leurs terres, sans équipage sinon un écuyer choisi un vieil homme bien versé dans la connaissance du pays et ils coururent sans relâche, se montrèrent partout, firent visite à chaque maison, jusque dans le plus reculé hameau. On les vit par

les chemins les plus creux, on les vit dans des granges dormir dans le foin – un bûcheron raconta les avoir rencontrés au fond des forêts, à rôtir un lièvre ; ils couchèrent dans des lits de plumes, festoyèrent dans de riches maisons, reçurent des présents, se firent parrains des nouveau-nés des personnes, les plus considérables, qui le demandaient. Cette petite société ne fut pas longue à retrouver l'ordre naturel, du plus fort, et la mère, la sœur, le vieux parent, la domesticité, avec eux les métayers, fermiers, clercs, villageois, serfs, connurent que le maître était de retour.

Le long de la rivière qui séparait leur terre, un jour, comme l'un cherchait le bon endroit où s'arrêter pour la nuit, et si quelque écrevisse voudrait faire sa contribution au dîner, que, immobile, penché sur l'eau claire, il se tenait prêt à lancer la main, le reflet d'une grande figure vint arrêter le soleil, se poser sur le fond des nuages. Sans lever la tête, il se jeta. Dans une gerbe d'éclaboussures l'image du ciel se précipita aussi et ils tombèrent l'un sur l'autre à grand renfort de hurlements et de cris de guerre, au milieu de la rivière, de l'eau jusqu'à la poitrine, parmi les herbes et les nénuphars, sous les yeux horrifiés des écuyers, s'étreignant, se bourrant de coups, et le monde retentissant de nouveau de leurs cris, *Cy-Suis-Je ! Un-là !* ; puis, s'aidant mutuellement, patageant et glissant sur la vase du fond, et par plaisanterie se tirant chacun vers sa rive, ils allèrent se déshabiller et sécher sur leur bord, se parlant, tout nus, par-dessus l'eau, les écuyers s'affairant, les étrillant, leur passant des vêtements secs, étendant sur l'herbe les effets mouillés. Une fois vêtus ils virent qu'ils ne pouvaient repasser de l'autre côté. La chose qu'ils se promirent fut la construction d'une passerelle à cet endroit, pour éviter le détour par le gué, à plus de trente lieues. L'un d'eux enfourcha son cheval et disparut, ayant demandé qu'on l'attende et que l'on prépare le souper. Il reparut un moment plus tard traînant un tronc d'arbre qui

fut jeté sur l'eau, et ils firent assaut de politesses bouffonnes à qui convierait l'autre. L'un se décida en riant et, en quelques enjambées souples sur le bois qui ployait et se tordait comme au temps de l'enfance, vint rejoindre l'autre. Ils s'installèrent sous un saule, piquant à la pointe du coutelas le pâté dans les terrines, mordant le gros pain gris, le tout nettoyé d'une gorgée d'eau de la rivière, directement d'une cruche ébréchée, et parfaitement heureux. Les chevaux entravés erraient dans les environs, les écuyers un peu plus loin faisaient entendre des rires, ils baignaient dans la lumière ocre d'un soir de printemps ne finissant pas, et pour touche finale une alouette immobile dans le ciel déversant ses trilles sur eux ; ils étaient de retour. Ils se donnèrent des nouvelles, virent qu'ils avaient agi de même, parlèrent semailles, foins, bétail, qualité des grains. La guerre était loin. Pas un mot des beaux coups d'épée.

Enfin abordèrent la grande affaire. Maîtres incontestés, en âge grandement, la trentaine passée, il n'était question que d'une chose : prendre femme. *Y songes-tu ?* demanda l'un. *Plus qu'y songer,* répondit l'autre, *j'ai la promesse de mademoiselle de... Comment ??? ... Cochon ! Mais, moi aussi, j'ai ma demoiselle, je te le dis, mademoiselle de...,* l'une brune, l'autre blonde, également sages et jolies. Et bien dotées, et de terres jointives des leurs, faciles à avaler à la mort des vieux. Dans les deux cas, contrats établis devant notaire, et signés. Ils se regardèrent. La même pensée leur était venue. *Marions-nous le même jour...* et ils se promirent un grand banquet après la messe, une ripaille à durer toute la journée et toute la nuit, à cette place même, au milieu de l'eau divisant leurs terres, sur une grande plate-forme charpentée, jetée dessus, toute tendue de lin et de soie, marquée à leurs couleurs unies, y conviant les seigneurs des environs, les gens de quelque importance, et jusqu'aux bourgeois et paysans, afin que cette foule en liesse déborde de partout sur les rives, eux flottant au mi-

lieu, pour un festin qui ne s'effacerait pas des mémoires, le plus grand et joyeux mariage qu'on ait vu dans le pays depuis celui du Duc. Sans lui faire offense. Un envoyé très respectueux lui demandant ses permissions et bénédiction y pourvoirait. Ce fut arrêté.

&

LA CHOSE a lieu dans un hôtel particulier vacant dont les salons servent à diverses opérations de commerce, réceptions, cérémonies, congrès, etc. On y pénètre par un large vestibule, marbre, beaux parquets, hautes fenêtres, envol d'un double escalier, mais lumière chiche, de la poussière, pas d'ameublement : le tout finalement assez lugubre. Vous y avez d'abord noté une petite cahute faisant guichet, où, pour entrer dans la salle, il faut présenter l'invitation. Or, évidemment, vous n'en avez pas. Premier obstacle, plutôt lamentable : il faut être invité. Des gens entrent, bavardant, montrent sans y penser le carton, illustré de la reproduction d'un tableau, passent, empruntent l'un des escaliers, indifférents, en habitués. Vous demeurez à l'écart, parfaite figure du type en avance, qui attend. Le préposé vous a tout de suite repéré, de moment en moment vous jette un coup d'œil. Vous voyez défiler du beau monde, des blazers à boutons dorés sur des jeans, du cuir, quelque visons, des escarpins, des bottes, de gros pull-overs, assez douteux, des catogans chez des hommes d'un certain âge, aux cheveux rares, dans un brouhaha de propos artistes et surtout, mais cela dominant, de commentaires sur les prix. Vous restez dans votre coin. Selon les coups d'œil à votre montre, la personne à qui vous avez confié les cartons est en retard. À un certain moment, dans la lumière triste, sous les hauts plafonds, il ne reste que le préposé et vous.



Depuis sa petite cahute, il vous regarde ouvertement. Vous ne savez que faire. Finalement, ruminant l'histoire du retard, vous approchez, hésitant... *Vous devriez entrer, monsieur*, dit-il, *ça va commencer*. Et voilà. Pas plus difficile que ça. Pourquoi refuseraient-ils un client ? Vous faites le naturel, passez. Premier succès, peu glorieux, mais donnant accès au grand escalier ; ensuite long couloir, entrée dans une salle d'aspect assez pauvre, éclairage au néon, démeublée sinon des rangs de chaises pliantes, marron. Toutes ne sont pas occupées et vous trouvez à vous caser entre une dame d'un certain âge, accompagnée d'un homme à cheveux longs, et un jeune couple qui parle de son nouvel appartement, des aménagements qu'ils y font, la déco, dans leur dialecte.

L'idée que vous vous faites de la situation est tirée d'un film, *La Mort aux Trousses – North by North-West* – d'Alfred Hitchcock, scène où Cary Grant, dans ces lieux en principe où règne le plus grand sérieux, l'art et l'argent se le disputant, pour sauver sa peau se comporte le plus mal possible. Comme il est l'élégance, la distinction, le chic même, sa grossièreté y prend une sorte de charme bizarre ; d'ailleurs, au-delà de l'urgence de se tirer d'un piège, on voit bien que c'est de se vautrer dans les convenances de la bonne société qui fait le principal de son plaisir ; mais le plus important est ailleurs : accompagnant les tueurs *à ses troussees*, il y a Eva Marie Saint, qu'il est venu surprendre, Eve Kendall dans l'histoire, même prénom dans la vie et le film (goût d'Alfred pour le mélange des réalités), espionne, mannequin, femme du monde, agent double, froide, dangereuse, amoureuse, traîtresse.

Pour vous la situation est une première, mais vous en connaissez le principe : noces de l'art et de l'argent. Rien de nouveau, lien fatal, mais ici sous une forme subtile : plus grosse la somme, plus imperceptible sa cause. Un minuscule abaissement de paupière chez le monsieur du

quatrième rang, genre employé à la retraite, le révélera riche et puissant, un hochement de tête fera de la dame du fond, enveloppée d'un foulard usagé, la propriétaire d'un trésor. Se gagne dans ces lieux, à partir d'une certaine somme, le prestige que donne l'art, son onction, et vous pensez à la métamorphose des milliardaires. Après une vie toute consacrée aux affaires, sordidement riches, accablés d'or, ils se découvrent désintéressés amateurs, délicats collectionneurs, raffinés protecteurs des arts, qui s'y lavent les mains.

Donc ce que vous imaginiez d'une salle de ventes, tentures sombres, éclairage doux, chaises dorées, public élégant, qui parle bas, vient d'un film. Vous êtes assis sur une chaise pliante marron, douteuse. Par-dessus des vagues mouvantes de tête vous apercevez une estrade où se tiennent, derrière des tables, face au public, divers personnages, des hommes dans le genre vendeurs de grand magasin, de jolies filles qui papotent à voix basse, rient entre elles, vérifient des téléphones, regardent le public par accident. Ils manifestent que, pendant qu'ils passent agréablement le temps, vous attendez.

Vos pensées s'arrêtent. Le commissaire-priseur, la star, avec la plus charmante simplicité, vient de faire son entrée. Malgré ce que vous vous dites, qu'il ne faut pas juger sur la mine, que l'habit ne fait pas, etc., qu'il s'agit peut-être d'une sorte d'uniforme, que dans le civil il en va tout autrement, etc., etc., son apparence éveille vos craintes les plus vives. Tout y est, costume trop ajusté, mouchoir de soie cascadeant sur la poitrine, chemise bleue, mais à col blanc, boutons de manchette étincelants, chaussures serrées, et la voix, les airs dégagés, les accès de familiarité qui sollicitent le plus bas du public (et le trouvent), la satisfaction dont il rayonne de sa propre personne, son importance, etc., tout en lui fait signe. Distingué connaisseur, amateur, en même temps boutiquier inflexible, âpre au pourcentage, ce dédouble-